

C'est une dure vérité—mais c'est la vérité.—
Penser qu'il faut dire de telles choses !...
Il vaut cependant mieux les dire, que d'avouer
(d'après de mauvaises langues) que le mérite ne signi-
fie rien, que le dévouement est lettre morte, qu'il n'y
a, en un mot, que le favoritisme pour règle de conduite
au Ministère !

Thimin Picard

UN VOYAGE EN BALLON

Je lisais, dernièrement, avec le plus grand intérêt,
le récit de la dernière ascension de M. Stanley Spen-
cer, accompagné de deux reporters bien connus.

J'enviais le sort de ses deux compagnons, lorsqu'un
homme d'un certain âge, boutoné jusqu'au menton,
me dit en riant :

—Ah ! ah ! jeune homme, j'ai vu ça, moi !
—Vous ? oh ! contez-le moi !
Voici à peu près son récit :

* * *

Tel que vous me voyez, jeune homme, j'ai été cons-
table ici.

Un jour, que je fumais ma pipe à la porte de la salle
de police, un homme se présenta ; il était grand, sec,
très mal vêtu, il s'avança vers moi et me dit :

—Monsieur, j'enlève mon ballon demain matin : j'ai
besoin d'un homme.

—Demandez au chef de police, que je lui dis.

Il va demander au chef, et c'est moi qui, moyennant
cinq dollars, suis de corvée.

* * *

C'est sur la place de la fête que l'ascension devait
avoir lieu.

A neuf heures du matin, j'étais à mon poste.

Le ballon était déjà à moitié gonflé. Il demande des
hommes de bonne volonté pour tenir les cordages et
me dit :

—Vous, vous êtes solide ; vous ne lâcherez que
quand je vous le dirai.

Ma consigne spéciale était de lui obéir : j'obéis.

Tout va bien, le ballon se gonfle ; il fait mettre dans
son panier des sacs de sable, qu'il appelait le *lest*.

Il monte à son tour dans le panier et il nous crie :

—Attention !

Je me dis :

—Bon ! connu ! et je me cramponne à la corde.

—Lâchez tout ! qu'il me crie.

Je me dis :

—C'est l'heure d'être solide, et je m'assois bien, et
je tire la corde.

Tout le monde lâche ! je tire ! je tire !

Mais je m'envole, pendu comme un pompon à la
queue d'un cerf-volant.

—Mais lâchez donc, constable.

Je regarde, j'avais au moins trois étages sous moi.

—Tonnerre ! que je dis, j'aime mieux aller comme
ça en paradis que d'aller en enfer par l'autre moyen.

Et je me cramponne, je me cramponne, que mes
doigts en saignaient ; avec ça, mon sabre me battant
les jambes.

—Vous ne m'avez pas entendu ! qu'il me dit.

J'étais au moins à cinq étages.

—Jamais, que je réponds en me ratatinant sur la
corde.

—Eh bien ! alors, montez !

—Où est l'escalier ?

—Attendez !

Ah ! le gaillard ! en deux tours de bras il tirait la
ficelle après laquelle j'étais pendu et il me faisait
prendre pied dans la nacelle.

* * *

Je me remets encore un peu, puis je dis au grand
sec :

—Ah ça ! est-ce que c'est pour votre plaisir que
vous voyagez là-dedans ?

—Non, j'ai un but.

—Vraiment ! Et où allez-vous ?

—Dans la lune !

—Ah ! pas de plaisanteries, vous. Je ne connais
que le service, moi ! N'allez pas me faire manquer
l'appel au moins.

—Dans deux heures, nous y serons.

—Nous y serons... nous y serons...

—Où le ballon crévera !

—Dieu ! qu'est-ce que vous me dites ?... Pas de
mauvaise plaisanterie.

—Je ne plaisante jamais !

La sueur me perlait sur le front, elle se refroidit su-
bitement et alla me geler les os.

Lui, le vieux brigand, il avait l'air tout joyeux, et
il vidait ses sacs de sable par-dessus le panier.

Un moment, j'allais lui faire observer qu'il n'était
plus l'heure de secouer les tapis... mais comme nous
n'étions pas très bien ensemble, je m'abstins.

* * *

Quand les sacs furent vidés, il retira son paletot, le
jeta, son gilet, le jeta aussi, puis, se tournant de mon
côté, il me dit :

—Constable ! votre sabre !

—Pourquoi faire ?

—Donnez, donnez vite...

Je le donnai, croyant qu'il allait s'en servir pour la
manœuvre.

A peine l'eut-il qu'il le lança dans le vide.

Il me regarda... mais avec un oeil singulier.

J'eus comme un frisson.

—Il faut que nous montions encore...

—Ah ! bah !

—Nous sommes trop lourds !

—Eh bien ?

* * *

Il saisit son menton dans ses doigts secs, inclina la
tête et, ses regards ardents fixés sur moi, il pensa
quelques secondes, puis me demanda tout à coup :

—Constable, combien pesez-vous ?

Je compris et, rassemblant toute mon énergie, je
lui dis :

—Oh ! pas lourd, surtout le matin avant la soupe.

—Constable, répéta-t il, combien pesez-vous ?

—Pas plus de deux livres... et avec mon sabre.

—Deux livres, se dit-il tout haut, c'est trois cents
pieds...

Et prenant une résolution violente, il s'élança sur
moi.

Ah ! ma foi, vous comprenez, j'avais affaire à un fou.
Tant pis pour moi si j'étais vaincu !

Nous nous primes à bras-le-corps, nous roulâmes
dans la nacelle... un instant je le lâchai, il se redressa.
Je n'eus que le temps de l'enlacer.

Je le levai à bout de bras, le balançant quelques se-
condes dans le vide et, ma foi :

Vlan ! je le lançai dans l'espace !

—Comment, vous, monsieur, vous avez jeté un
homme... oh !

—Allons donc ! jeune homme, fit le constable en
faisant sonner son rire loyal, c'est-à-dire que j'ai rêvé
ça à la veille du jour de l'ouverture de l'Exposition.

EUG. MOREAU.

Le patriotisme ne connaît pas de confession.—FÉLIX
FAURE.



LA REINE ET LE ROI DE SIAM